

Neuf tranches d'art

Alain Van Kerckhoven

PRÉSENTATION

Les *Tranches d'art* sont une série de chroniques d'humeurs légères rédigées dans les années 90 pour le *Mensa Magazine*. Elles visent à déconstruire de façon amusante certains malentendus et certaines constructions qui contribuent à conférer un caractère indûment sacré à la création artistique. Les réactions qu'elles suscitèrent m'incitent à les rassembler ici.

1. LA MUSIQUE NE VEUT RIEN DIRE

Certains hommes meurent sans avoir jamais vu un tableau ou une sculpture. C'est un fait et peu m'importe ici le poids que, individuellement, nous lui conférons. Le nombre d'individus cassant leur pipe avant d'avoir lu un livre est nettement plus important. C'est que lire, cela s'apprend. Regarder un tableau aussi me direz-vous mais ne commençons pas cette chronique par des pinailleries s'il vous plaît.

En revanche, meurt-il quelqu'un qui n'ait jamais entendu de musique ? Dans les pays industrialisés, cela semble impensable. Bien avant sa naissance, durant son humide existence utérine, l'enfant aura eu les tympanes agités par nombre de morceaux musicaux sollicités ou non par sa mère chez elle, dans n'importe quelle salle d'attente, station de métro, café, grande surface, braderie, coiffeur et autre lieu où le silence n'est pas bienvenu.

Bref, de toutes les formes d'art, c'est la musique qui exerce la plus grande pression sur l'individu et la société. (Je gage qu'une démonstration de type économique aurait été possible mais, pour être franc, j'avais la flemme d'en collecter les données et voulais parier sur votre intelligence à être d'accord avec moi.) Cette hégémonie donne corps à un étrange paradoxe, car la musique ne représente rien.

La musique peut sans doute exprimer bien des choses sur un spectre ouvert allant des *Cornichons* de Nino Ferrer aux *Vêpres* de Rachmaninov. Elle bombe le torse des hommes qui vont gaillardement se faire déchiquter, masque l'amertume des dimanches de grisaille, égaie les enfants dans les rues de Disneyland Paris ou invoque le spectre si lent des amours flétries.

Il n'empêche que la musique ne représente rien et les très marginales tentatives pour démontrer le contraire (Messiaen, Parson...) n'ont jamais abouti qu'à des grotesqueries ou à des objets sonores non musicaux, confirmant ainsi ce qu'ils voulaient infirmer.

Lorsque les Talking Heads chantaient *Stop making sense*, certains y virent les signes avant-coureurs d'un monde postmoderne où les valeurs de vérité, de justesse, de validation devenaient désuètes et naïves. D'un monde fait d'un tissu dense de récits et de métarécits parfois interdépendants, parfois contradictoires, parfois divergents.

La texture de l'univers musical dans lequel nous évoluons depuis des millénaires est du même ordre. Comment expliquer que l'abstraction (la non-représentation d'une réalité extérieure, fut-elle onirique) ne put intégrer les autres formes d'art que si tard, si laborieusement, recueillant l'ironie de personnes qui par ailleurs s'extasiaient devant Beethoven ou Brahms?

À l'inverse, que serait la musique si elle était née figurative? Sans doute le Concours Reine Élisabeth verrait-il défiler des candidats imitant la vache en plein vèlage, la pintade amoureuse ou le zigouigoui que fait l'eau d'une baignoire qui se vide... À peine de quoi réjouir cet autre présent qui n'est pas le nôtre.

2. LA MUSIQUE VEUT DIRE QUELQUE CHOSE

Je participais il y a peu à l'Assemblée Générale statutaire de la Sabam, ce bel organisme encore national au frontispice duquel trône comme fière et juste devise : « Le droit d'auteur est le salaire de l'auteur. »

Après quelques temps, la consultation distraite d'une pendule murale me fit prendre conscience avec effroi que ce que je prenais pour des heures n'étaient en fait que des minutes. De plus, étant maladroitement assis à trois sièges de la rangée la plus proche qui serpentait longuement vers la sortie, il me faudrait attendre, attendre, attendre. Étant venu sans autre passe-temps que ma

montre analogique, je résolu de commencer la lecture du rapport financier. Bien m'en fit car, à l'instar de ce personnage de Borges, transfiguré par la vision de l'inconcevable univers qui s'offrit à lui sur un escalier de Buenos Aires... je lus la ligne 2 du tableau de la page 55.

Et le monde changea.

La ligne 2 du tableau de la page 55 disposait que la Sabam avait perçu l'année dernière quelque 628.810,69 EUR en paiement de droits de sonneries d'appel téléphoniques. Si l'on considère que la plupart des sociétés proposant ces musiques à la vente sont basées à l'étranger (sortant ainsi de cette comptabilité), et aussi que les droits payés à la Sabam (lorsqu'ils le sont) ne présentent qu'une petite fraction du chiffre d'affaire général, on comprend qu'il n'est pas ici question de roupie de sansonnet mais bien d'un juteux marché émergent. Et ceci n'est que le corollaire tristement financier d'une réalité bien plus fondamentale...

Après des millénaires d'errance dans les ténèbres du non-sens, la musique naissait donc à un nouveau statut. Celui de signal.

Ne voulant pas rester sur le quai alors que s'ébroue cette nouvelle conquête de l'ingénierie humaine, j'ai acquis un GSM que j'ai programmé avec délices. Désormais, si la musique des Flintstones m'informe d'un appel de mon père, l'*Œdipe Rex* de Stravinsky évoque ma mère, le thème de *Mission impossible* ma compagne, tandis que les *4'33"* de John Cage témoignent d'un appel discret du C.A. de Mensa Be. Quel monde merveilleux que celui qui donne enfin un sens à la musique.

Mais pourquoi s'arrêter en si bon chemin? Et si la peinture aussi se trouvait réinvestie du sens dont l'ont dépossédé les Pollock, Kandinsky et autres badigeonneurs exilés du réel ?

Si les pouvoirs publics le voulaient, ils pourraient avec à-propos combiner art, sens et caractère utile. Réinventons la ville. Faisons descendre l'art dans la rue en substitution, par exemple, de cette laide symbolique qui guide nos automobiles. Abattons d'enthousiasme les murs qui séparent depuis trop longtemps sécurité routière et accessibilité au patrimoine artistique. Rêvons! La *Joconde* remplacerait avantageusement les très bêtes panneaux Stop, un autoportrait de van Gogh (à une oreille) signalerait la présence d'un hôpital, *les Aveugles* de Breughel intimerait l'interdiction de dépasser, et la *Ronde de nuit* l'obligation d'allumer ses phares.

Que du beau, que de l'utile. À notre image.

3. TABLEAUX ET PAPIERS PEINTS

Je crois qu'il existe des gens ne voyant jamais dans les gens que des gens. Pour la plupart d'entre nous cependant, il y a les gens et puis les autres, c'est-à-dire ceux avec lesquels nous entrons en relation (quelle que soit l'acception que nous donnons à ce mot, et quels que soient les malentendus possibles) : nos amours, nos enfants, nos parents, nos amis, nos collègues, par exemple. Et nous nous disons que ceux qui n'opèrent pas cette distinction passent à côté de quelque chose d'essentiel.

Mais parlons d'art. J'ai déjà rencontré des individus qui n'ont jamais éprouvé la moindre émotion graphique. Un tableau, une image peut leur plaire ou leur déplaire, mais guère plus qu'un papier peint. Tous les papiers peints ne se ressemblent pas, n'est-ce pas. « Et celui-ci, tu aimes bien ? Il coûte combien, Madame ? OK, on le prend. Tu entends, on a même droit à un poster de dauphin avec. »

En musique, c'est bien pire. Les yeux peuvent se fermer ou se détourner, non les oreilles. Nous sommes abreuvés tout au long de la journée de musiques non sollicitées, d'une sorte de spam auditif tellement omniprésent que nous ne nous demandons guère si le silence n'est pas préférable. Je ne connais, à Bruxelles, qu'un seul café ne diffusant pas de musique (le *Greenwich*, 7 rue des Chartreux). Cet établissement est devenu le lieu de ralliement des joueurs d'échecs et autres êtres humains qui désirent – autant que faire se peut – rester maîtres de l'affectation de leurs ressources cervicales.

Ce déferlement continu de notes encourage l'écoute paresseuse, passive et nonchalante. La musique s'écoute désormais comme se regarde un papier peint : en faisant le lit, en prenant l'apéritif, en mangeant, en surfant sur le net, en conduisant la voiture. Notre écoute s'habitue à devenir distraite et, ce faisant, superficielle. En conséquence, les morceaux qui accrochent notre attention sont ceux qui l'accrochèrent auparavant pour des causes similaires, en cette récurSION infinie qui fait que les rivières ne creusent jamais que leur propre lit. Des souvenirs de moments heureux, ou malheureux sans doute. Indépendants de la musique la plupart du temps. Des sortes de photos jaunies, de lambeaux d'un passé imaginé et, peut-être, vécu.

« Et alors ? On n'a pas le droit peut-être ? Il faut se prendre la tête pour écouter une petite chanson ? Et si j'aime bien la radio, moi, au café ? » Oui, oui, certainement, vous avez le droit. Dieu qui n'existe pas a pensé à vous dans Ses béatitudes, mais sachez que vous passez à côté de quelque chose qui n'est pas mal.

Bien sûr, l'écoute active demande un énorme sacrifice : il ne faut rien faire d'autre. Simplement écouter. Ce n'est pas évident. On est bien tenté de lire et de faire simultanément quelque exercice de musculation pour occuper les jambes tandis que le sèche-linge termine son chaud labeur et que le logiciel de messagerie tente de distinguer les messages qui changeront votre vie de cette masse incommensurable de courriers non sollicités qui vous énervent au plus haut point.

4. LES DEUX MODES DE CHEZ NOUS

Oui, vous avez lu Tintin, mais savez-vous réellement ce qu'est une gamme ? Selon le *Grove*, une gamme est une séquence de notes ordonnées en fonction de leur hauteur tonale. Ainsi, la séquence Do-Mi-Si constitue une gamme. C'est là la définition générale. Une acception plus utile implique que cette séquence permette de définir un mode et une tonalité. Ah! ça se complique...

Une tonalité, c'est intuitivement très simple : c'est la note où le morceau peut s'arrêter élégamment. Jouez au hasard sur les touches blanches d'un piano et ne vous arrêtez que lorsque la note vous semble de nature à clôturer votre improvisation. Si l'auditoire ne semble pas rester sur sa faim, ce sera un Do : les touches blanches de l'instrument forment une gamme de Do majeur. Do est la tonalité de cette gamme.

Le mot majeur désigne lui le mode. Le *Grove* consacre 76 pages à définir ce qu'est un mode mais, pour faire plaisir à Olivier, je vais résumer : un mode est une séquence d'intervalles. Soit T un intervalle d'un ton et t un intervalle d'un demi-ton, le mode majeur est : [T T t T T T t]. La gamme de Do majeur sera donc simplement Do-Ré-Mi-Fa-Sol-La-Si-Do puisque chacune de ces notes est espacée de la suivante par un ton à l'exception du Fa et du Si qui sont suivis d'un demi-ton. Vous me suivez ?

Un autre mode bien connu est le mode mineur, associé à la séquence d'intervalles suivantes : [T t T T t T T]. La gamme en Ré mineur sera Ré-Mi-Fa-Sol-La-Sib-Do-Ré. Terminez votre petite mélodie en Ré mineur sur la touche Ré et tout le monde sera content.

Alors, combien existe-t-il de modes ? Une infinité bien sûr. Les exemples que j'ai pris comprenaient 7 intervalles mais rien n'empêche de concevoir des modes à 5 ou à 20 intervalles. De

plus, mes exemples ne donnaient que deux valeurs possibles à ces intervalles mais la musique arabe, par exemple, fait appel aux tiers de tons et la musique électronique nous libère, en cette matière, de toute contrainte.

Mais restons raisonnables, occidentaux et passésistes. Même avec un mode de 7 intervalles et seulement 2 valeurs pour ces intervalles, nous disposons tout de même d'un coquet réservoir de 128 modes possibles.

Pourtant, sur ces 128 modes, nous n'en utilisons que deux : le majeur et le mineur. Héritage du passé ? Nullement : les Grecs utilisaient 7 modes ou 8 modes selon les époques et les Latins n'en manquaient pas non plus (*protus, deuterus, tritus...*). Nécessité créative de restreindre un univers trop large ? Alors pourquoi la musique indienne dispose toujours de l'un des univers modaux les plus complexes au monde (les raga, dont je ne suis pas sûr qu'ils soient tous inventoriés) ?

Mon hypothèse est que deux sillons se sont avérés, à un moment donné, un peu plus fertiles. Nous avons alors laissé le reste du champ en friches, nous concentrant sur ces deux sillons avec gaieté, labeur et aveuglement.

Bon, je vous laisse. Il y a un gros bourdon sur le vitre qui essaye de sortir. Cet idiot ne voit pas que la porte est grande ouverte, juste à côté. Heureusement que je suis là !

5. NOUS SOMMES TOUS COMME MA GRAND-MÈRE

Ma grand-mère était antiquaire, spécialiste des retables de la fin du Moyen-Âge. Elle avait connu personnellement Magritte, au grand dam de ce dernier qu'elle considérait comme un usurpateur (« Cela ne sentait jamais la peinture chez lui. ») et un idiot (« Quitte à payer un nègre, autant choisir un peintre et non un dessinateur de BD. ») Elle aimait affirmer, de cette voix fragile qui lui permettait d'être péremptoire sans arrogance, que la peinture était morte avec les impressionnistes.

Les réponses qu'elle avançait à mes *pourquoi* ? ne mettaient guère en lumière que la subjectivité de sa grille de lecture. Lorsque je proposais une autre approche, de subtiles modifications dans la cartographie des rides de son visage me faisaient comprendre qu'il valait mieux ne pas insister si je tenais à mes étrennes.

Nous émettons tous semblables jugements à l'emporte-pièce en matière d'art : « Le rap, ce n'est pas de la musique » ; « Quand je visite une expo d'art moderne, j'ai du mal à ne pas éclater de rire » ; « L'interprétation de la dernière candidate était empreinte d'une grande intériorité » ; « La musique classique, c'est pour les snobs » ; « Mozart, c'est trop cool » ; « Aaaaah, les polyphonistes flamands... » ; « Le vrai jazz, c'était dans les années cinquante. »

Un festival flamboyant se déroule annuellement en marge du Concours Musical International Reine Élisabeth. Du grand art que celui de ces sympathiques sculpteurs de néant qui se contorsionnent langagièrement pour tenter d'objectiver de fragiles et fugaces impressions, pour tenter de scientifier une chose qui se caractérise précisément par son caractère non axiomatique et non réfutable. Même au Palais des Beaux-Arts, même ornée d'un nœud papillon ou d'un sage décolleté, cérémonialisée avec autant de préciosité que le Concert du Nouvel-An (vous savez, juste avant le saut à ski), une calembredaine reste une calembredaine. Et celle-ci est particulièrement fate.

Un ami compositeur me confiait dernièrement sa lassitude de devoir entendre parler sur son œuvre à chaque concert. Il envoyait le cuisinier que l'on complimente simplement d'un *Je l'aimais bien, ton steak*. Ou qui constate simplement que les assiettes sont vides.

J'avance une hypothèse facile. L'art contribue à nous définir mais plus encore à nous catégoriser, c'est-à-dire à nous faire entrer dans un groupe, à l'instar de notre habillement par exemple. Les gens ne sont pas habillés de même à un concert de Starflam ou à la création du dernier opéra de Wim Henderickx. L'art comme stimulant (ou comme prétexte) de l'instinct grégaire. Les œuvres comme fanions de clan. Êtes-vous Glen Gould ? Yvette Horner ? Miles Davis ? Philippe Lafontaine ? Sttella ? voire une audacieux panachage de quelques identités primaires : J. S. Bach, Stones et Chantal Goya version auto-parodique ?

Le seriez-vous aussi s'il n'y avait que la musique de Gould, Horner, Davis, Lafontaine et Sttella ? La musique dénuée de discours, de critiques, d'attitudes, d'esthétiques collatérales, de lancements médiatiques, d'ambiances après-concert. La musique, simplement.

Question idiote, hélas ! Le bébé semblant irrémédiablement dissout dans l'eau du bain, ce n'est pas moi qui retirerai le bouchon...

6. AUTOMOBILES ET CRUDITÉS

Aller au concert, c'est comme aller à la messe ou acheter une voiture. Avez-vous remarqué comme tout le monde est content de sa voiture ? C'est que, si on a dépensé des mois de labeur dans l'achat d'un véhicule et que l'on s'est trompé, on risque de passer un fameux imbécile, erreur de jugement que l'on veut éviter à ses proches. On est donc très content de sa Smart marsupilami, de sa Lada vert moutarde ou de sa Mercedes Camargue d'occasion à laquelle il manque une portière.

Au concert aussi, on est très content. Si on y est, c'est que l'on a fait une démarche proactive pour y consacrer quelques heures et une somme qui, compte tenu des à-côtés, peut s'avérer coquette. Et comme on est content, on applaudit. Sur le millier de concerts auxquels j'ai assisté, je ne me souviens que d'un qui ne se soit clôturé par des applaudissements mais par une alerte à la bombe (qui, pour réussie qu'elle fut, n'entraîna guère que des réactions attendues d'indignés nantis : « Si on ne peut même plus aller au concert... »).

Pourtant, nous avons tous entendu parler de tomates lancées aux interprètes. Est-ce une légende? Pas du tout mais nous devons constater que cette belle tradition potagère se perd. Le lancer d'objets (parfois contondants) est une tradition qui s'estompe dans nos tièdes contrées où l'applaudissement a pris valeur de contrat moral. À l'entrée on paye de confiance, à la sortie on applaudit de contentement. Notez que l'on applaudit aussi désormais à l'entrée des musiciens, comme pour les encourager. Il arrive même (sans doute par délicatesse pour la frange la moins cultivée du public) d'applaudir entre les mouvements... un peu comme au cirque. De son côté, le chef peut applaudir l'un ou l'autre interprète, le soliste peut féliciter le chef et le premier violon. J'ai aussi vu les cordes applaudir (à coups d'archets) le chef ou le soliste, ou encore le chef et l'orchestre applaudir le public. Bref, ça fait parfois un peu partouze. Ça glisse au pays des merveilles...

Le musicien qui joue comme un cochon doit-il être exonéré d'une sanction directe? Ce n'est pas cela, le statut de l'artiste. Ceux qui me connaissent me savent l'œil bienveillant et le verbe aimable. Mais si la Twingo que l'on me vend a les essuie-glaces montés dans l'habitacle, si mon La Romanée-Conti 64 a un arrière-goût de Paic Citron ou si mes radiographies dentaires affichent un kyste aux ovaires, ma ronde civilité ne m'empêchera pas de signaler l'erreur et d'en demander réparation. L'artiste n'a pas une obligation de résultat mais bien de moyens. Quel serait ce contrat où l'une des parties ne s'engage à rien ?

Et si nous passions au chapitre 2 du Marabout-flash *Je vais au concert* ? Le chapitre *Je ne suis pas content du tout* nous explique que l'on peut ne pas applaudir, que l'on peut sortir ostensiblement

dès la fin de la dernière note, que l'on peut même huer (après le concert si c'est simplement mauvais mais aussi pendant si l'escroquerie ne fait aucun doute) voire lancer des projectiles mous dans les limites autorisées par le Code pénal. Je ne recommande toutefois pas de siffler, ce type de signal étant bien sûr susceptible d'être mal interprété par les interprètes les moins subtils.

Et puis, entre nous, vous n'avez jamais eu plaisir à crever les petites bulles de ces feuilles de plastique de rembourrage ? Moi, ça me fait un bien fou...

7. LE COMPOSITEUR EST DANS LA SALLE

À l'instar du boulanger ou du soldat, le compositeur type est mort. La chose n'est que normale, le rapport des vivants aux morts étant actuellement de 1/20, et ces honorables corporations n'étant pas sur ce point atypiques.

Pourtant, si personne ne s'étonne de voir un boulanger disposer ses brioches dans le présentoir, la présence du compositeur dans la salle de concert est parfois un élément de grande surprise : « Tu as vu, c'est le compositeur ! ». J'ai aussi entendu des « Il n'est pas si vieux. » et même une fois un « Ben, s'il est là, pourquoi ce n'est pas lui qui joue ? » Voilà qui suffirait à démentir l'hypothèque qu'il y ait un dieu, et que ce dernier soit amour.

Parfois, le malentendu atteint des sommets vertigineux. Lors d'un récital pour piano, la tourneuse de page fut prise d'une gastro-entérite fulgurante et tout le monde convint qu'il fallait la remplacer au pied levé. Tourner les pages est moins simple qu'il n'y paraît et ce fut le compositeur lui-même qui proposa son assistance. Le concert a lieu, le morceau est joué, le pianiste salue et est applaudi. Pour partager les applaudissements avec le compositeur, comme de coutume, il désigne ce dernier et se joint aux applaudissements. Commentaire saisi derrière moi : « On applaudit même les tourneurs de page, maintenant ! »

S'il est plus familier de voir un boulanger dans une boulangerie qu'un compositeur dans une salle de concert, c'est pour une raison bien simple : on aime le pain frais.

La musique, beaucoup l'abordent en nécrophiles. Il faut que ça sente la charogne, le faisandé, ou alors la naphthaline, modèle taxidermie. On ne va pas se quitter comme ça : je te vide, je t'empaille et je te mets sur la cheminée.

Ce conservatisme est récent. Bach ou Mozart étaient de temps où les compositeurs contemporains étaient joués. Le premier était sous contrat, à l'instar d'un Eminem actuel, et devait assurer une production avec ses à-côtés tandis que le second avait grand intérêt à remplir les théâtres. Ils composaient pour leurs contemporains une musique vivante et je ne suis pas certain qu'ils eussent apprécié de devenir des lotions de gargarismes auriculaires ou des kits Ikea de valorisation sociale. Baricco l'a démontré : Beethoven est une marque comme Nike ou Always ultra.

Faite la liste de vos cinq compositeurs favoris et calculez la moyenne de leurs années de naissances. Soustrayez ce nombre de l'année en cours. Le nombre obtenu indique le degré de sclérose dont votre mélomanie est atteinte.

En deçà de 100, ce n'est pas trop grave. Allez chez votre disquaire acheter quelque disques de Pärt, Schnittke, Lachert, Pelecis ou Lysight. Vous m'en direz des nouvelles. Heureux d'avoir pu vous rendre service ! Payez-moi un bon restaurant et nous serons quittes.

De 100 à 250, des mesures drastiques de désintoxication s'imposent. Interdiction absolue d'écouter autre chose que du contemporain durant une bonne année. L'alcool et le tabac peuvent aider à passer le cap. Le sexe aussi mais c'est plus fatiguant.

Plus de 250. Vous êtes probablement baroqueux. Il n'y a plus rien à faire, désolé !

8. MOZART EST MORT

Peut-être connaissez-vous Alexej Ljubimov. C'est un très bon pianiste. École russe : travailler, travailler, travailler. Autant la technique que la musique. Autant les notes que ce qu'il y a derrière. Et ne jamais arrêter de travailler. Je reconnais que le concept est quelque peu stalinien et éloigné de certaines idées clapotant dans le liquide céphalo-rachidien d'animateurs-pédagogues et visant à remplacer le travail par le jeu, le repos et la cré-a-ti-vi-té (vous savez : demander aux gosses de taper dans les mains en tournant autour d'une table afin que les parents puissent aller faire les courses). Enfin, tout est dans les objectifs recherchés, et l'École Russe recherchait l'excellence.

Alexej a sorti il y a quelques années, chez Erato, l'intégrale des *Sonates* de Mozart. Je m'étais étonné, son répertoire étant jusqu'alors principalement contemporain : Pärt, Schnittke, Lachert, Pelecis... Il m'avait alors expliqué que c'était une idée de son label, que le marché était important et qu'il

allait choisir les pianos en fonction de l'époque d'écriture des sonates, par souci d'authenticité. Je lui fis part de ma grande sympathie pour ses préoccupations vénales mais aussi de mes doutes quant aux prémices de sa démarche musicologique.

Il y a, en musique, trois acteurs principaux et une foule de petits rôles. Les trois têtes d'affiche sont le compositeur, l'interprète et l'auditeur. L'instrument est un figurant. Croire que combler l'écart qui sépare désormais un compositeur du XVIIIe d'un auditeur de la fin du XXe peut se faire en choisissant l'instrument avec soin, c'est s'acheter des talonnettes pour décrocher la Lune.

Bien, Alexej ne faisait là que suivre les chefs et interprètes baroques en quête d'instruments d'époque. Je ne dis pas ici que la démarche n'a aucun intérêt. Au contraire, elle montre une partie de la distance qui nous sépare de cette époque révolue. Mais elle ne la comble pas. On peut jouer comme avant, sur des instruments comme avant, s'habiller comme avant et même se mettre une perruque poudrée, rien n'y fait : nous sommes irrémédiablement maintenant.

Nous appartenons à une civilisation où la musique s'enregistre et se diffuse d'un simple clic. Le plus fruste d'entre nous a déjà entendu l'air de la Reine de la Nuit, fut-ce en illustration sonore d'une pub pour – si mes souvenirs sont bons – une marque de riz. La musique se collectionne, s'empile, se déverse, formant flux et tourbillons avec lesquels nous luttons ou ne luttons pas. Le public de Mozart, lui, écoutait la musique. Entendre n'était pas un mot qui convenait puisque nul enregistrement non sollicité ne venait s'imposer. La plupart des œuvres n'étaient guère écoutées qu'une fois par des oreilles nettement moins (dé-)formées que les nôtres. Et pourquoi, finalement, se limiter à la musique? Le monde était différent, tout simplement.

La magie, écrivait Arthur Machen, se reconnaît à ses enfants qui « mangent des croûtes de pain et boivent de l'eau avec une joie plus intense que celle de l'épicurien. » Les techniques d'enregistrement et de diffusion ont dévoré la magie musicale à grandes dents. Certaines ethnies aborigènes pensent que qui se fait prendre en photo perd son âme...

La musique de Mozart n'est aujourd'hui plus de Mozart. Et à cela, Madame, il n'est rien à faire.

9. MON COIFFEUR ET LES GENTILS PETITS LUTINS

« Vous vous rendez compte, me demandait mon coiffeur lors de l'ultime visite que je rendis à son officine, il faut même payer pour la musique maintenant ! » Étant ligoté dans son fauteuil et à la merci d'instruments particulièrement tranchants, j'acquiesçai d'un « tsssss ! » compatissant. (La lâcheté est un sentiment salutaire qu'il faut un certain courage pour recommander, signe d'une certaine confusion des temps, sans doute.)

Simultanément, je me lançai dans un dialogue intérieur où je convins avec moi-même du caractère singulier de cette indignation. Cet honnête artiste capillaire trouve probablement normal de payer son papier peint, son chauffage, son électricité mais ne comprend simplement pas qu'il lui faille payer pour la musique. Il ne s'offusque pas des pratiques commerciales en général puisqu'il encourage son client à passer à la caisse après avoir laissé une partie de lui-même sur le sol. Alors quoi? Imagine-t-il que les compositeurs, les interprètes, les éditeurs, les producteurs et autres compagnons de la chose musicale sont de gentils petits lutins vivant dans le pays merveilleux où l'argent n'existe pas ?

Cruelle erreur ! Non seulement eux aussi ont des enfants qui veulent pincer le nez de Monsieur Mouche à Disneyland Paris, mais en outre leur place dans la société présente deux qualités qui devrait nous pousser à plus de décence. *a/* Les biens qu'ils produisent ne sont pas de première nécessité (nous sommes donc libre de nous en passer) ; *b/* ces biens sont a priori de nature à enjoliver le monde. À l'heure où même les écologistes défendent la FN de Herstal, la chose n'est pas négligeable.

Il y a quelques semaines, je faisais remarquer à une stagiaire qu'il était préférable, du moins ouvertement et dans l'immeuble de la Sabam, de ne pas faire de piratage d'œuvres musicales. Elle ouvrit tout ronds ses charmants yeux et, ouvrant de même sa charmante bouche, me demanda pourquoi. Je crois avoir bredouillé que chacun aime bien être rétribué pour ses heures de travail et que l'industrie automobile aurait pas mal de soucis s'il était aussi facile de copier une voiture qu'un morceau de musique. Elle en convint docilement, son stage comptant pour 50 % dans la réussite de son année.

Pourtant, je m'interroge. En quoi est-il difficile de comprendre que le piratage est du vol ? Pourquoi, en dehors du fait qu'il est difficile de brider la grande indulgence que l'on a pour soi-même, est-on tellement enclin à minimiser ce fait ? J'entends parfois comme argument que si les

CD étaient moins chers, on ne les piraterait moins. L'argument est pied-nickléen : j'imagine avec délice le voleur de voiture tenir le même raisonnement devant le juge.

Soyons clairs, je ne crois pas que le piratage soit la cause principale de la crise actuelle de la production musicale. Je sais aussi que certains producteurs sont de lumineux margoulins qui ont créé des demandes tellement fortes qu'ils sont en partie responsables de l'actuel retour de manivelle. Je pense en outre que la gratuité de la musique est désormais techniquement possible et même souhaitable pour autant que le choix en soit fait par toutes les parties concernées. Soit !

Il n'en reste pas moins que, dans ce monde si tristement dépourvu de petits lutins qui est le nôtre, certaines choses ont un prix. Et, tout bien considéré, je crois que c'est une bonne chose que la musique en fasse partie.

REFERENCES

Baricco, A. (2004). *L'Âme de Hegel et les vaches du Wisconsin*. Paris: Gallimard.

Borges, J. L. (1966). *L'Aleph*. Paris: Gallimard.

Mozart, W. A. (s.d.). *Mozart: Complete Piano Sonatas* [Enregistré par A. Ljubimov]. Paris: Erato.

Sadie, S., & Grove, G. (s.d.). *The New Grove Dictionary of Music and Musicians*. (J. Tyrrell, Éd.) Oxford: Oxford University Press.